

FLORENCE MORGENSZTERN

LESLIE LAWL

roman



LE PASSAGE

PREMIÈRE PARTIE

Couverture :
Julien Levy, d'après une photographie de Kristina Solomoukha

© Le Passage Paris-New York Editions, 2006

I.

– Vers la porte 4 au fond.

Ça clignotait vaguement en lettres vertes : Chez Glauque. Non, c'était chez Claude ou quelque chose comme ça... Deux serveuses latinos lasses distribuaient des bières pression à des clients fatigués. Je me rangeai au bout d'une file longue comme une nuit sans valium. La serveuse de gauche portait difficilement une quarantaine épuisée; celle de droite portait sans grâce une jeunesse énervée. La première me gratifia de ce qui pouvait ressembler à un sourire.

– Une bière, s'il vous plaît.

Je n'avais pas été aussi poli depuis ma bar-mitsvah.

– Laquelle?

– Une américaine, merci.

J'avais dit ça avec mon ton le plus charmeur mais elle n'avait pas compris.

– Laisse tomber, n'importe laquelle, avait rajouté la jeune speedée.

Le gobelet en carton débordait; un peu de mousse tomba élégamment sur ma chemise, fatiguée elle aussi. L'endroit, déjà

minuscule, était séparé en deux parties. Je me dirigeai vers celle qui me parut la moins inhospitalière. Au moins, il y avait des tables. Mais pas de chaise disponible. Je posai le breuvage et sortis calmement mon paquet, résigné à m'en griller une debout adossé au semblant de cloison qui partageait le bar en deux. C'est alors que je remarquai l'affiche doublement encadrée et barrée de rouge : *No smoking!* Je connais peu d'injonctions aussi agressives que celle-là, surtout quand elle se décline à l'infini de tous les murs, cloisons, portes, grillages et autres supports omniprésents dans ce foutu pays. J'avais même vu une affiche à Broadway, genre série noire des années cinquante-soixante – mes préférées – avec une super nana et un beau gosse au sourire nonchalant style « J'ai tout vu mais j'en veux encore », le type disait « Ça ne vous dérange pas si je fume? » et elle, parfaitement glamour, répondait « Ça ne vous dérange pas si je meurs? ».

Deux tables plus loin, j'avais atteint le fond de la pièce et celui de la déprime. De l'autre côté, c'était la cohue autour du bar avec de gros types déjà pleins de bière, le fessier débordant de façon touchante du tabouret, serrant leur chope avec des gros doigts pleins de mousse. Il y avait près de la fenêtre, crasseuse comme une baignoire à l'abandon, une toute petite place sur une avancée de bois écaillé. Je m'y casai difficilement pour en être immédiatement délogé par un serveur, surgi de je ne sais où, qui m'apostropha hargneusement : « Service. Ça dérange ici. » Je n'ai jamais su si le « ça » désignait ma personne ou quelque chose de beaucoup plus universel... Sur la même rangée,

un peu plus loin, étaient alignés, comme des chauves-souris en plein sommeil, une demi-douzaine d'individus, maigres et probablement déjà rongés par un cancer qu'ils avaient bien mérité, qui tiraient comme des fous sur des clopes, rachitiques elles aussi. En sortant de la poche de ma veste une Camel émietlée, j'en arrivai à la sobre – et sombre – conclusion suivante : y a-t-il un endroit plus sordide qu'un bar pour fumeurs dans un aéroport américain?

Des malades de mousse et de fumée. Ils se succèdent, mornes. La file ne diminue pas.

Ses jambes à elle sont lourdes de la porter. Elle rêve d'une tâche assise, n'importe laquelle. Elle essaie d'énumérer les métiers où l'on peut être assis, chauffeur, employé de bureau, caissière... Elle est distraite. Elle ne comprend pas ce que demande l'homme au regard acéré. Son mari aussi travaille debout. Il emballe les provisions des clients dans un supermarché. L'homme est parti avec sa bière, n'importe laquelle! Elle préférerait faire équipe avec l'autre jeune femme. Elle a oublié son prénom. Ça valse ici. Elle-même n'est là que depuis trois mois. Celle-là est désagréable avec les clients et aussi avec elle. Mais peut-être elle restera. Ce qu'on leur demande, c'est du débit, servir une file ininterrompue de clients qu'elles ne regardent pas. Eux non plus, ne la voient pas. D'ailleurs, avec ses kilos en trop et les années qui passent, elle n'est plus agréable à regarder pour personne. Elle restera debout jusqu'à ce qu'elle tombe. Les annonces de départ pour toutes les villes du monde se succèdent. Son souffle s'arrête un moment. Le départ

de l'avion pour Caracas est imminent. Tous les jours, à la même heure, elle prend l'avion pour Caracas et, arrivée là, elle suivra le chemin de la forêt. Là où elle est la plus belle, là où sont les fossés dans lesquels vivent encore les lézards géants et poussent les fleurs préhistoriques. Dans un instant, tous les jours. Elle l'a raté aujourd'hui. Elle le prendra demain.

J'étais arrivé là à la suite d'une méprise ; la plus grande probablement d'une vie qui en était pourtant fertile. On peut dire que ça a commencé avant même ma venue au monde. Ma mère – « enceinte de toi comme une éléphante », disait souvent mon père quand il était éméché – avait passé plus de dix heures sur la table de travail. Il avait fallu l'accoucher au forceps. Je ne voulais pas sortir. D'ailleurs, on était quittes ; eux m'avaient fait sans y penser. Une méprise ou un malentendu ? Un *misfit*... un mal fait, un méfait ? Bref, tout avait commencé quand j'avais dit, comme c'est classique dans ces cas-là :

– Ce sera cent dollars par jour, plus les frais bien entendu.

Elle s'était plantée devant moi et m'avait gravement décliné son identité comme si elle était à la criminelle : Leslie Lawl, 72^e rue, Central Park Ouest.

Taille moyenne, doucement charnue, des yeux de forme et de couleur amande, un drôle de reflet nacré sur la tempe gauche, près des boucles courtes, serrées et presque rouges. Ça, c'est moi qui l'enregistrais pour compléter la fiche. Femme trompée ? Trop jolie pour ça ; sauf que, intimidante sûrement ; beaucoup d'hommes n'aiment pas ça. Trop stylée aussi ; sauf

que, parfois, ça ne veut rien dire ; j'étais payé, et plutôt mal, pour le savoir. En tout cas, j'avais dit ça comme en passant, sur le ton de la connivence, l'histoire des frais supplémentaires, pour que ça ne passe pas à l'as justement.

– Je crois que je vais aller voir la concurrence. Vous n'êtes pas assez cher.

– Vous me faites penser à une ménagère qui refuserait des citrons soldés. Je ne fais pas partie du rayon fruits et légumes et, si mes tarifs vous déplaisent, remballez vos salades et allez les raconter ailleurs.

J'étais énervé. Quand ça m'arrive, j'ai un léger tressaillement au-dessus de la lèvre supérieure droite et ça contribue à m'énerver davantage, évidemment.

Mais elle ne s'était pas levée et elle avait continué comme si de rien n'était.

– Je cherche un homme.

– Et vous avez besoin de payer pour ça ? C'est quoi votre défaut caché ?

J'avais trouvé ça fin, elle pas. Elle avait haussé les épaules et précisé.

– Je re-cherche un homme.

– Original. Mari ou amant disparu ? Fils en fugue ? Patron en goguette ? Politicien enlevé ?

– Celui qui a écrit ça.

Elle avait balancé sur mon bureau un petit livre qui ne payait pas de mine. Plutôt froissé, des couleurs criardes sur une couverture en carton souple à peine bon à emballer des *peanuts*.

L'auteur s'appelait Stephen Woks; le nom de la maison d'édition ne me disait rien. Le titre était curieux : *Aux antipodes de la raison, l'air est plus doux*.

– Trop long comme titre, ça n'a pas dû marcher.

J'avais un copain écrivain – Ken – dont les manuscrits étaient, depuis des années, régulièrement refusés par la centaine de maisons d'édition auxquelles il les envoyait. En attendant, il faisait chauffeur de taxi; ça lui permettait de rêver et de voir quelques échantillons de l'humanité souffrante ou insouciant dans son véhicule. Depuis la dernière fournée, qui devait correspondre à son sixième roman, il adressait des courriers du style : « Je sais que vous allez me répondre que, malheureusement, votre comité de lecture n'a pas retenu mon manuscrit; je sais que vous allez me dire que vous êtes désolé. Certains d'entre vous me conseilleront de persévérer. D'autres resteront pudiquement muets sur la question. Alors, s'il vous plaît, ne me répondez pas. Comme ça, je continuerai à attendre... »

J'aimais bien ce type mais je n'arrivais pas à le saisir. Ça sert à quoi l'espoir quand on est désespéré?

Subitement, je compris à qui me faisait penser Leslie Lawl avec sa couronne de cheveux courts et bouclés et son ensemble de crêpe drapé gris et mauve.

– C'est le livre qui vous rend songeur?

Je sursautai. Je l'avais presque oubliée, en tout cas dans son enveloppe charnelle.

– Vous connaissez Pandora?

– Une statue animée, fabriquée par les dieux pour perdre les hommes... Lettré et machiste?

– Pour vous, un privé c'est forcément un illettré?

– Non, c'est même parce que vous ne l'êtes pas que je suis venue à vous.

– Vous avez enquêté?

– Études de lettres à l'université de New York; thèse jamais aboutie en littérature comparée sur les romans de l'attente : Julien Gracq, Dino Buzzati, Kôbô Abé... Pourquoi?

L'attente, l'espoir, il y avait un rapport non? Moi, ce qui avait fini par m'intéresser de façon exclusive ou ce qui demeurerait fidèle alors que tout le reste m'avait lâché, c'était l'attente sans espoir. Tranquille en quelque sorte, sans leurres, sans trompe-l'œil, sans ces labyrinthes qui tournent sur eux-mêmes et ces escaliers qui débouchent sur du vide. Mieux valait y sauter directement dans le vide. C'est ce que je m'apprêtais à faire.

– Woks, ça sonne chinois. Drôle de nom.

– C'est peut-être ce qu'il pensait.

– On ne choisit pas son nom.

– Si justement, c'est un pseudonyme.

– Ah!

C'est tout ce que j'avais trouvé à dire.

– Son vrai nom est inconnu. Le livre est sorti en 1984 en Australie et la maison d'édition qui l'a ensuite publié en Amérique n'existe plus.

Lamentable! J'aurais dû le voir tout de suite. On ne faisait plus ce type de couverture et il suffisait de tourner la page pour voir la date de parution. Mon enquête commençait mal mais elle ne semblait pas s'en formaliser.

– C'est la première chose que vous aurez à faire.

– Quoi?

– Lire le livre!

J'avais l'impression d'être subitement devenu idiot ou qu'elle se payait ma tête, ce qui d'ailleurs revenait au même.

– Pourquoi n'avez-vous pas fait la sortie des lycées ou des facultés? Il y a sûrement des jeunes gens très bien qui ne demanderaient pas mieux que de vous aider à faire des notes de lecture.

Le tressaillement au-dessus de ma lèvre supérieure s'accroissait. Je plongeai la main vers le téléphone pour lui signifier la fin de l'entretien. Mais quand je relevai la tête, elle n'avait pas bougé.

– Bon, un inconnu, peut-être mort comme du pâté de foie, a fait un sale coup à votre famille et vous voulez que je retrouve ses héritiers pour les faire payer?

J'étais sûr de mon coup. Les procès pleuvaient dans ce pays comme les sauterelles dans l'Ancien Testament et on me demandait une fois sur deux de rechercher des preuves à charge, voire d'en fabriquer, pour des avocats marrons. C'était des poursuites d'amant ou de maîtresse en tout genre et de couples hébétés surpris en pleine action ou en plein sommeil par le flash de mon Leica. La routine...

– Je sais ce que vous pensez. Encore une procédurière qui cherche à se faire du fric sur le dos de pauvres gens qui n'en peuvent mais des frasques supposées ou avérées de leur ancêtre... Est-ce que j'ai l'air d'avoir besoin d'argent?

Elle avait raison. Elle n'en avait pas l'allure. Et si je me souvenais bien des luxueux immeubles qui bordaient Central Park Ouest, où je mettais rarement les pieds, son habitat n'était pas des plus précaires. Rien à voir avec les ménagères irascibles ou les petits hommes paumés ou vicieux qui, d'ordinaire, sollicitaient mes services. Et, en plus, elle lisait dans mes pensées!

– Alors, si c'est pas trop demander, c'est quoi le problème?

– L'auteur raconte une histoire réelle avec des personnages qui ont existé mais seulement quinze ans plus tard. Après la parution du livre, vous comprenez...

Là, je marquai un temps d'arrêt. C'était peut-être pas une belle garce que j'avais en face de moi, du genre de celles que j'avais avalées sur l'écran pendant les belles années de mon adolescence solitaire et cinéphile – ce qui est presque un pléonasme –, c'était une cinglée. Une qui se fait avoir par les prédictions *new wave* ou *new age* comme on veut; une qui consulte à tour de bras et de porte-monnaie les voyantes et gourous de toute sorte et qui ne trouve, parce qu'elle a épuisé le botin boule de cristal et tarots, qu'à déranger un privé pénard et désargenté... C'est alors qu'elle sortit de son sac un argument frappant. Une liasse de billets et un ordinateur miniature, un vrai bijou qui allait faire baver Van, mon copain expert en logiciels, grand voyageur sur la Toile devant l'Éternel forcément

dépassé, Lui comme moi, par les progrès fulgurants de la modernité.

– Vous avez l’air d’en manquer.

Elle avait jeté un regard circulaire sur mon bureau poussiéreux, dépourvu de la moindre trace de technologie high-tech. J’étais un peu humilié mais c’était pas la première fois que ça m’arrivait. Je rangeai les billets dans mon tiroir-caisse, du côté cœur, et posai l’ordinateur sur le coin le plus propre de mon bureau.

– Je vous appellerai à mon retour. J’ai une conférence à donner demain à Princeton.

– Sur quoi? La transmission de pensée?

– Presque. L’attraction des atomes dans les mouvements circulatoires. Ça vous dit quelque chose?

– Bien sûr. Tristan et Iseult, Héloïse et Abélard ou encore tous mes trous sont disponibles si ton pénis est giratoire!

– Trop long comme titre, ça ne marchera pas.

Et là-dessus, elle était partie. Je pensai que j’y avais été un peu fort et que j’en avais assez pour la journée. Je descendis au bar du coin afin de méditer sur mon inconséquence avec les femmes devant un Manhattan Transfer, rhum, whisky, ginger ale, et comme un goût d’acier dans la bouche.

Je passai, bien sûr, une mauvaise nuit. Je planais, heureux, léger, assis sur la carlingue d’un avion qui faisait des volutes dans le ciel. J’étais seul et tranquille jusqu’à ce que je me rende compte que je n’étais pas attaché et que, si l’avion continuait

à pencher, j’allais tomber. Sur un autre avion, cinq ou six personnes étaient bien installées sur des places aménagées à l’extérieur. Il restait un ou deux sièges libres et je pensais les rejoindre pour me sentir plus en sécurité. Mais je remarquais, parmi les passagers, une femme dont les mouvements, l’agitation et, peut-être, la volonté, pourraient me faire basculer dans le vide. Je ne savais pas quelle résolution prendre.

Un sale rêve mais j’avais l’habitude. Je sentais confusément que j’allais foncer dans cette histoire sans réfléchir. Non parce que je ne pensais pas mais parce que je pensais à autre chose; en l’occurrence, à un petit reflet nacré qui jouait sur sa peau entre le sourcil et la tempe gauche ou alors à Anne Bancroft, Ava Gardner ou Julianne Moore... Bref, l’action sans espoir. Après tout, c’était ça mon métier.

Le lendemain, je me sentais tout flou. J’attribuai ça à une moindre résistance à l’alcool et je me dis que c’était bon signe juste avant de sombrer dans une nostalgie comateuse de mes flamboyantes années de jeunesse. Laquelle, bien sûr, n’avait eu de flamboyant que l’ignorance de la suite. Je jetai un coup d’œil au *New York Times* pour oublier ça. Il n’y avait pas que moi... Ça craquait de partout sur le globe. Ce début de millénaire avait démarré en beauté foudroyante et explosive! Comme d’habitude, j’avais été à côté de l’événement mais c’était pas plus mal. J’étais en filature du côté de Long Island quand c’était arrivé. Un quelconque commis voyageur auquel je n’avais trouvé aucune maîtresse mais une attirance enfantine

pour les aquariums, les bords de mer et la solitude. Toutes choses auxquelles avait refusé de croire ma commanditaire, qui, de surcroît, avait omis de me payer. Bref, la veille du 11 septembre 2001, j'avais passé une bonne partie de la soirée à boire avec le mari de ma cliente, à l'écouter égrener ses désirs de coquillages et de dauphins, et une nuit blême à ressasser mes incapacités dans une chambre d'hôtel aux murs écaillés et jaunâtres. Je m'étais réveillé vers onze heures du matin avec une gueule de béton et une mâchoire en plastique armé. À l'heure où tout était consumé.

De retour à Manhattan, j'avais retrouvé sur mon répondeur téléphonique quelques messages enfiévrés de Ken du style : « Qu'est-ce que tu fous, l'histoire est en marche ! » Elle se précipitait plutôt, elle cavalait, elle sombrait et ma ville avec. Dans les mois qui suivirent l'événement, les copains pakistanais de Ken eurent quelque mal à retrouver leur sérénité orientale. Tout ce qui était barbu, coranique ou enturbanné était voué à la suspicion. On n'était pas du même avis tous les deux. Il se concentra sur ses écrits et arrivait à oublier le reste. Je le tannai, sans succès, avec mes opinions sans cesse renouvelées et branlantes sur l'actualité du jour. Les continents reposaient tous sur des plaques tectoniques qui n'attendaient qu'une légère secousse pour se fissurer et les secousses, ces derniers temps, n'étaient pas légères... L'Afrique plongeait, l'Asie craquait, l'Amérique se crispait. Seule l'Europe, tranquille, était épargnée. Et encore... Peut-être se préparait-il des plans secrets au sein du Benelux reconstitué pour envahir la France ou le Portugal? En plus,

j'avais trop sucré mon café. J'en étais là de mes rêveries cataclysmiques quand Ken sonna.

– Alors, toujours au bord du gouffre?

– J'ai dû dormir deux heures, six minutes et trente secondes...

– Ça se voit. Frais comme un gardon au bout de la ligne juste avant le soubresaut final. Une nouvelle enquête ou une lecture trop appuyée de la presse citadine?

Je pensai que les deux avaient peut-être un lien mystérieux dont je n'étais pas encore conscient. Je découvrais un jour dans mon journal du soir que Leslie Lawl avait été arrêtée comme espionne à la solde de la Gagaouzie orientale ou qu'elle se trouvait à la tête d'un réseau de maîtres chanteurs spécialisés dans le trafic de cassettes vidéo pour enfants.

– Une femme, j'en étais sûr. Décris-la moi quoi! Les seins, les hanches, les cheveux...

– Un drôle de reflet nacré...

J'avais bredouillé, bizarrement gêné.

– Je rêve, j'hallucine, je délire!

Il avait beaucoup insisté mais j'étais resté sobre sur les détails. Puis, il m'avait traité de romantique et pire encore. J'avais honte mais il n'avait pas tort.

Je lui avais quand même donné l'adresse de Leslie. Ça pouvait servir d'avoir un peu d'informations sur ses clients. Un taxi, ça fait partie du paysage urbain, ça ne se remarque pas. Et puis, des fois, il pouvait se trouver là au bon moment et les prendre en charge mes clients...

Deux jours plus tard, je n'avais toujours pas lu le livre mais j'avais fini de régler quelques affaires en cours et, surtout, j'avais commencé de m'initier aux mystères du fonctionnement de l'ordinateur de poche qu'elle m'avait laissé. Dernier modèle, genre Rolls de la technologie de pointe, avait sifflé d'admiration et d'envie mon copain Van. Elle m'avait téléphoné tôt dans la matinée, c'est-à-dire à onze heures, ce qui m'avait mis de mauvaise humeur, et donné rendez-vous Mid Town dans le quartier coréen.

– Alors, les particules circulent bien ?

– Contentez-vous de faire circuler vos neurones.

Ça commençait fort. Elle portait un ensemble semblable à celui dans lequel je l'avais vue la première fois mais dont le drapé était rouge et gris. Une sorte de tenue de déesse antique qui lui allait bien. Je le lui dis. Elle répliqua ironiquement :

– Pourquoi pas sirène ou figure de proue tant que vous y êtes ?

– Alors, ceint d'une voile sombre le navire...

– Thésée ou Tristan ?

Elle avait des lettres mais moi aussi.

– Ni l'un, ni l'autre. Le navire de Dracula accostant dans le port de Londres.

– Les voiles étaient rouges, non ?

Elle m'avait eu. Il fallait tout reprendre à zéro mais elle ne m'en a pas laissé le temps car elle a rajouté aussitôt.

– Ça tombe bien. Vous allez prendre le large. Vous aimez les voyages ?

– J'ai horreur de ça. Pourquoi voyager d'ailleurs ! Le monde entier vient à New York, non ?

Elle a souri et, là, elle s'est mise à ressembler à la fée Clochette avec comme une lumière qui balbutie.

– C'est-à-dire, je pensais que vous pourriez aller faire un tour à Sydney, là où le livre a été édité la première fois. Celui que je vous ai donné, c'est l'édition aux États-Unis.

– Vous voulez dire que ce probablement chef-d'œuvre international a été publié dans toutes les langues ? Je suppose qu'ensuite, vous allez vouloir que je rencontre le traducteur japonais à Tokyo ? Après tout, pourquoi pas une enquête sur les pratiques éditoriales dans le monde, ça pourrait aider un copain à moi qui cherche à se faire publier depuis des années. Si je lui trouve un éditeur ouzbek...

– Voilà un billet d'avion pour mardi prochain. Le voyage dure longtemps, vous aurez le temps de lire le livre.

Ma lèvre supérieure droite tressauta dangereusement. Je sortis un paquet de cigarettes froissé de la poche de ma chemise. Fumer, ça me calmait, même dans les pires moments.

– Désolée, je n'y avais pas pensé. Ce bar est non-fumeur.

Évidemment, il restait peu d'espaces civilisés dans cette fou-tue ville, même dans le quartier coréen.

– On peut fumer en Australie ?

Elle rit en secouant la tête comme une gamine.

– Oui, je pense mais il faudra supporter le temps de vol pour y arriver !

– Vous ne croyez pas qu’il est temps de m’en dire plus? Par exemple, c’est quoi ces événements tirés du futur à partir du passé ou le contraire? Vous dépensez des fortunes pour une enquête dont je n’ai pas encore compris la finalité, ni quel fil je devais tirer.

– Ça, c’est votre job. Tâchez de retrouver la piste de la maison d’édition australienne et des informations sur l’auteur. Lisez le livre, vous y trouverez plein de fils. Trop peut-être...

– Formidable, j’adore me prendre les pieds dans une pelote!

Elle buvait sagement son cocktail mousseux. Elle avait un peu de lait de coco au bord des lèvres. Je me rendis compte que j’avais oublié de manger depuis le matin et que c’était ça, ou autre chose, qui exerçait une douloureuse pression sur mon ventre, à moins que ce ne soit dans ma gorge...

Le taxi de Ken était un vrai monument à la gloire des années soixante-dix. À l’extérieur, il était jaune et noir comme tous les taxis new-yorkais mais l’intérieur était recouvert de coussins en patchwork représentant des scènes *peace and love*. Non seulement Ken avait du mal à vieillir mais encore avait-il une bizarre propension à vivre hors de son temps. Je m’attendais à tout moment à le voir sortir une pipe à opium ou un caftan du fatras de son coffre arrière et je me demandais où diable il pouvait bien loger les bagages de ses clients. En plus, la plupart du temps, sa climatisation était mal réglée et un air réfrigérant en émanait, parfois accompagné d’un débit régulier de

gouttes d’eau... Bref, c’était le taxi le plus inconfortable de la ville. Malgré – ou grâce – à ça, il était connu et recherché par des clients qui étaient devenus des réguliers. À part lui, le réseau des taxis new-yorkais était presque entièrement tenu par des immigrés pakistanais ou sikhs, reconnaissables aux hauteurs vertigineuses de leur turban et à la longueur démesurée de leur barbe.

Ken avait monté la garde plusieurs fois devant la 72^e rue, Central Park Ouest, sans résultat tangible. Leslie suivait quotidiennement, et sans faillir, un parcours en bus qui la menait de son logis à l’université Columbia et retour. Point barre. Pas de rentrées tardives ni de sorties matinales. Je n’étais pas plus avancé et n’avais, surtout, plus le temps de l’être avant mon départ. On avait convenu, à l’aide de la messagerie que m’avait installée Van sur Boeing 007 – nom de code de l’ordinateur fourni par ma nouvelle cliente –, que Ken et lui me tiendraient au courant de leurs découvertes, Van s’étant obligeamment proposé de mettre à contribution ses talents professionnels au service de notre amitié et de mes questionnements. Ils étaient tous les deux très excités par la perspective qui s’ouvrait à moi, que je trouvais personnellement plutôt béante. J’avais probablement trop voyagé dans mon enfance. En général, la seule évocation des noms des pays que j’avais traversés et des villes où j’avais vécu du sud au nord du continent américain suffisait à me charger l’estomac. Bref, j’avais dépassé la trentaine sans digérer les années qui l’avaient précédée. Mais j’avais accepté l’argent, l’ordinateur, le billet d’avion et la douceur de son nom.

Leslie Lawl, ça faisait comme un bruit de papier de soie froissé quand on le prononçait.

J'avais lu, quelques années auparavant, un philosophe français qui dissertait contre l'influence néfaste de l'espoir sur les individus et sur les sociétés. Ça me convenait bien, j'avais l'impression de l'avoir toujours pensé sauf que lui, ça lui avait coûté quatre cents pages pour le démontrer! J'ai oublié le nom du type mais j'aimais bien le titre du bouquin. Quelque chose comme *La Défaite d'Icare*, l'homme aux ailes brûlées par le soleil qui avait terminé sa chute dans un tableau de Breughel. Ce qui donnait à peu près ça : un soleil couchant pâle et Icare, dont on ne voit que les jambes s'agitant faiblement à la surface de l'océan, achevant sa course, pendant que tout un petit monde – pêcheurs, bergers et paysans – s'active, tournant le dos à l'événement qui, de ce fait, n'en est plus un. J'allais parfois, quand mes enquêtes piétinaient, ce qui était fréquent, ou quand j'avais un creux à l'âme, ce qui l'était plus encore, à la grande bibliothèque de New York. Un vrai palace monumental à l'antique. Là, j'étais tranquille pour consulter les livres de peinture flamande. C'était mieux que les musées pleins d'écoliers agités ou d'amateurs éclairés à la mine pénétrée. De toute façon, le Breughel en question était au musée des beaux-arts de Bruxelles et, moi, je n'étais jamais allé en Europe et *a priori* ça n'était pas dans mes projets. Il me restait une journée avant mon départ et, dérogeant à mes principes puisque, désormais, j'étais sur une pente glissante, j'allai à la Frick Collection voir les

Vermeer. C'était toujours ça que j'emporterais comme lumière juste avant de tomber de l'avion, ça plus le reflet nacré...

C'est comme ça que je me retrouvai à Kennedy Airport ce mardi 1^{er} octobre 2002 à dix-huit heures, guichet 22A, enregistrement immédiat. Sauf pour moi.